

Nekr

B

171

Nica de Blonay

née Roemer



1869 ~ 1936



Nekr B 171

RÉSUMÉ DE L'ALLOCATION

PRONONCÉE PAR

MONSIEUR LE PASTEUR E. FAVRE

AU SERVICE FUNÈBRE DE

MADAME JEAN DE BLONAY

CHAPELLE DE VILLARD
LAUSANNE

TROIS OCTOBRE MIL NEUF CENT TRENTE-SIX

Heureux les miséricordieux ; car ils obtiendront miséricorde.
Heureux ceux qui procurent la paix ; car ils seront appelés
enfants de Dieu. *Matthieu*, chap. V, vers 7, 9.

La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité
n'est point envieuse ; la charité n'est point insolente ;
elle ne s'enfle point d'orgueil ;
Elle n'est point malhonnête ; elle ne cherche point son inté-
rêt ; elle ne s'aigrit point ; elle ne soupçonne point le
mal ;
Elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de
la vérité.
Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle sup-
porte tout. *I Corinthiens*, chap. XIII, vers 4-7.

JE DEMANDE à Dieu que de cette heure qui nous rassemble, de cette cérémonie de grand deuil, nous puissions tous, mais surtout ceux qui sont frappés dans leurs affections les plus chères, garder un souvenir d'apaisement et de sérénité.

Certes nous comprenons tous le vide qui vient de se creuser dans votre maison. Dans le silence respectueux de cette assemblée, vous percevez une sympathie que mes paroles ne peuvent exprimer. Elle vous est parvenue déjà, par ces témoignages de toute nature, qui font monter des larmes, mais qui font du bien quand même. Il est des heures où les hommes se sentent singulièrement près les uns des autres ; plus près que dans le va-et-vient et la fièvre de la vie active et facile, et souvent superficielle. Ce sont les heures d'épreuve. Car tous, une fois ou l'autre, nous avons passé par là ; et nous n'avons qu'à nous souvenir pour comprendre. Ah ! c'est alors que s'effacent les différences et les divergences qui séparent aux jours ordinaires. Devant la mort, nous ne sommes plus que les pèlerins du même voyage, atteints, en cours de route, de la même manière, s'en allant vers le même destin, à

travers les mêmes joies et les mêmes détresses, « par le chemin de toute la terre » comme dit l'Écriture.

Il en est beaucoup ici, d'ailleurs, qui devant ce départ, ont besoin d'être consolés, eux aussi ; ce sont tous ceux qui ont eu le privilège de rencontrer, ne fût-ce que de loin en loin, celle que vous venez de perdre. Il en est beaucoup aussi qui savent qu'on a beau avoir déjà affronté la vie, avoir sa famille, ses intérêts, ses relations : quand on perd sa mère, c'est quand même la plus précieuse, la plus douce et la plus fidèle des protections qui s'en va. Et c'est une leçon encore plus difficile à apprendre, que de poursuivre seul le chemin si longtemps parcouru à deux... Surtout quand vient de se terminer une longue période, vécue dans l'intimité : autour de la souffrance.

Une mort subite, comme on en voit souvent, de nos jours où beaucoup sont minés par la lutte de la vie, peut laisser ceux qui restent dans la stupeur et le désarroi ; mais quand vient la fin, après une maladie qui, se prolongeant, était devenue la préoccupation dominante et le centre d'une vie de famille, quel désœuvrement ! Tout à coup : plus de soins à donner ! La chambre, qui était devenue le centre, elle aussi, de la maison, reste silencieuse !

Tout cela, nous le sentons profondément avec vous !

Mais je m'en voudrais d'insister et d'aviver ainsi votre chagrin. Ce serait être infidèle au Dieu de la consolation et de l'espérance, à sa parole si majestueuse et si miséricordieuse, quand on l'écoute dans le recueillement de l'épreuve. Ce serait être infidèle aussi à la mémoire que nous entourons ; car je sais qu'elle vous laisse à tous une impression de tranquille

vaillance et même de gaieté, de cette gaieté qui est « la forme la plus gracieuse du courage ». Pascal a dit que la meilleure manière d'honorer les disparus, « c'est de faire ce qu'ils auraient aimé nous voir faire, d'être ce qu'ils auraient aimé nous voir être ». En effet, c'est à la fois le signe de la tendresse que nous leur portions, et le témoignage de tout ce qu'ils nous ont donné.

C'est pourquoi, ici, nous voulons ensemble énumérer nos sujets de reconnaissance, et, plutôt que de nous arrêter à ce que nous n'avons plus, nous rappeler ce qui nous avait été donné et ce qui nous reste.

Je pense à cette fin, paisible comme un sommeil qui vient doucement... le dernier sommeil : délivrance de toutes les misères d'un corps travaillé, épuisé par un mal sournois et inexorable. Quel soulagement on éprouve, au milieu même de l'angoisse, à la pensée que celui qu'on aimait ne souffrira plus. Les douleurs croissantes dont la perspective vous épouvantait, lui ont été épargnées. Il est en repos, à l'abri, parti pour le pays mystérieux où il n'y a plus « ni deuil, ni cri, ni larmes ».

Mais cette maladie elle-même, si longue, et si dure, que vous avez vue venir, s'affirmer, régner, sans pouvoir en conjurer l'issue, n'a-t-elle pas été environnée de lumière ? Il y a eu toutes ces fleurs qui n'ont cessé de donner à cette chambre de souffrance l'aspect d'une chambre de fête. Il y a eu les innombrables égards qui ont entouré la malade : famille, médecin, garde ; ce fut une bienfaisante conspiration pour alléger le mal qu'on ne pouvait guérir et peupler un lieu de douleur, de bonté reconnaissante. Et entre tous ceux qui ont participé à cet effort de dévouement,

quelle communion profonde ! Une commune amitié en effet, un commun amour les ont rapprochés eux-mêmes. Il arrive que l'épreuve vous fait vivre à l'altitude, dans la paix des hauteurs, « loin des vains bruits de la plaine », dans je ne sais quelle atmosphère salubre d'amnistie et d'offrande.

La lumière, elle est venue aussi, surtout, de celle que vous entouriez. Vous cherchiez à lui rendre un peu de tout ce qu'elle vous avait donné, et vous donnait encore jour après jour. Cela me rappelle les lignes d'un journal intime, celui d'une femme qui a longtemps souffert : Quatorze ans sur les vingt-huit de son existence. Elle écrivait un jour : « Dieu m'accorde de faire de ma chambre comme un coin de ciel bleu, où beaucoup viennent déposer le fardeau de leurs soucis... » Cela me rappelle aussi le titre d'un livre admirable : « Servitude et grandeur de la maladie ». Ah ! certes oui : Servitude, limitations de tout ordre, dépendance, avec tous les découragements qui menacent et parfois s'insinuent. Mais grandeur aussi, quand le mal est accepté, je ne dis pas sans lutte, mais sans révolte, et qu'il vous fait comprendre plus profondément les autres. Celle que vous pleurez est encore là pour en témoigner, puisqu'elle a écrit ces paroles : « Jamais je n'aurais cru qu'une maladie plutôt pénible, puisse être une si grande source de joie ! »

Ce qu'elle resta dans son épreuve, elle l'a été durant toute sa vie. Quand une existence vient de s'éteindre, et que l'on peut l'embrasser d'un coup d'œil, dans l'apaisement qui suit la mort, on saisit mieux ce qui en a fait la valeur. Sans doute, devant Dieu, « il n'y a pas un juste, pas même un seul » ; les meilleurs parti-

cipent de l'infirmité humaine, et le savent mieux que les autres. Mais, vous êtes bien placés pour le savoir : il y a des natures privilégiées qui ont reçu le don de sourire, de l'amabilité qui rayonne et qui crée une ambiance de bonté et d'entrain. Ce ne doit pas être sans combat ; mais ce n'en est pas moins un cadeau de Dieu. Et c'est aussi la trace de l'Évangile dans une âme.

Le secret de cette douce lumière, je le trouve dans la lettre déjà mentionnée que Madame de Blonay écrivait à l'un des siens, au cours de sa maladie : « Il faut avant tout regarder la vie du bon côté. On est tellement plus heureux lorsqu'on cherche à excuser tout ce qui vous paraît dur à supporter. Être franc et aimer son prochain tel qu'il vous paraît, a toujours été mon principe ; je m'en suis bien trouvée ; car n'ayant point de raucune, j'ai pu être heureuse, et j'ai toujours découvert des qualités merveilleuses chez ceux qui m'étaient chers. »

Heureux les miséricordieux, disait Jésus : heureux ceux qui procurent la paix ! Quelle valeur elles prennent tout à coup, ces paroles, lorsqu'elles s'illustrent dans une vie humaine ! Ah ! ce sont bien elles qui ont inspiré les plus nobles existences, et au-dessus de toutes, l'existence de Celui qui les a vécues comme personne. La Charité, qui ne nie pas le mal, mais qui « excuse tout, croit tout, espère tout », voilà l'exemple du Christ, voilà l'ordre du Christ, voilà la source du bonheur.

Il est un autre secret, plus profond, plus intime encore, qui nous est révélé par ce cantique, reconstitué de mémoire à la veille de l'opération, et qui s'associait pour la malade à des souvenirs de première communion :

Nein ich will nicht sorgen
Weiss ich denn ob morgen,
Noch das Licht mir scheint?
Der so treu mich führte
Immer recht regierte
Bleibt mit mir vereint...
Nein, ich will nicht klagen

Sollt ich denn verzagen,
Weil der Trost verzieht?
Wenn des Herzens Sehnen
Wenn die stillen Tränen
Nur der Vater sieht...
Was er auflegt hilft er tragen.
Sollt ich denn verzagen?

Voilà où ont regardé les innombrables croyants qui sont restés fermes jusqu'au bout. Car les plus vaillants parmi les hommes, se sentent, à certaines heures des êtres faibles qui ont besoin de chercher en haut la force d'être bon et d'aller de l'avant, en dépit de tout. Et la Bible est toute pleine de réponses à ces soupirs.

Miséricorde, compréhension et compassion. — Confiance et courage. Quel testament que celui-là! Et quel héritage, de la part de celle qui n'est plus, pour vous qui restez! La vraie noblesse, elle est là! Ensemble, élevons les yeux vers le Dieu qui la donne. Demandons-lui de nous la conférer à tous, pour le reste du voyage, et jour après jour. Alors, nous nous souviendrons de cette heure, comme on se souvient d'un présent précieux.